Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

29 | 2000
Varia

De la lettre à la « Rêverie » : Diderot randonneur de l'esprit dans les *Lettres à Sophie Volland*

Odile Richard-Pauchet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/106>

DOI : 10.4000/rde.106

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2000

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Odile Richard-Pauchet, « De la lettre à la « Rêverie » : Diderot randonneur de l'esprit dans les *Lettres à Sophie Volland* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 02 avril 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/106> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.106>

Propriété intellectuelle

Odile RICHARD

De la lettre à la « Rêverie » : Diderot randonneur de l'esprit dans les *Lettres à Sophie Volland*

A la lecture parfois « cahotante » des lettres que Denis Diderot écrivit à son amie Sophie au cours de deux longues décennies, c'est un terme moins péjoratif que celui de Barbey d'Aurevilly¹ qui nous vient souvent à l'esprit, et l'on aimerait plutôt évoquer, puisque se sont apaisées les querelles idéologiques et esthétiques qui ont motivé au XIX^e siècle ce qualificatif, une *déambulation* ou mieux encore, une *randonnée* de l'esprit, pour rendre compte de la liberté, tant du propos que de l'organisation épistolaire de ce texte.

Il serait toutefois dommage de ne pas relever la pertinence intuitive de l'expression aurévillienne, inspirée par le rythme d'une écriture qui évoque en effet tantôt l'allure d'un homme ivre, tantôt celle d'une voiture engagée dans de mauvais chemins, ces « chemins de traverse » que sont devenus ceux de la philosophie moderne. Les *Lettres à Sophie Volland*, écrites dans une clandestinité à la fois conjugale et politique, n'ont-elles pas eu pour conséquence, en s'efforçant d'adoucir l'isolement affectif et la solitude intellectuelle du philosophe, d'enrôler Sophie dans la plus dangereuse des promenades de la pensée ? Dès lors on s'étonnera moins qu'elles portent significativement la marque physique de ces itinéraires insolites, ponctuées qu'elles sont par le récit d'authentiques promenades par monts et par vaux. Ces promenades, solitaires ou non, constituent à la fois les lieux de naissance et les emblèmes d'une pensée qui se dit tout en se cherchant. On y verra par-là même la conscience naissante, étonnamment proche de celle

1. C'est en effet ce que Barbey d'Aurevilly reprochera, outre son mauvais goût, à cette correspondance : « Ces lettres qu'on ne croirait jamais, en les lisant, écrites pour une femme aimée, sont (...) le plus nauséabond mélange de bouffissure et de platitude, de sentimentalité naïve et de grossièreté (...). Certes, quand on a lu Diderot, quand on sort de la cahotante lecture de ses œuvres, on ne peut pas lui demander ce qu'il n'a pas (...) », Barbey d'Aurevilly, *Goethe et Diderot*, Paris, Dentu, 1880, repris dans Barbey d'Aurevilly, *Contre Diderot*, éd. Complexe, coll. « le Regard Littéraire », p. 124.

d'un Rousseau, de l'influence de l'environnement sur la réflexion d'un homme aussi attentif aux affects extérieurs qu'aux mouvements de son âme.

Il existe, on l'a peu noté jusqu'ici, une collection remarquable de lettres ou de passages consacrés, dans cette correspondance, à des comptes rendus circonstanciés de visites de jardins ou de randonnées à la campagne, au gré des séjours effectués ponctuellement par l'écrivain autour de Paris. Ces passages entremêlent de façon intime observations sur le paysage et considérations spéculatives. Telles sont les traces qui témoignent, dans le sol humide de l'écriture, du fait qu'une simple lettre devient souvent chez Diderot le compte rendu, *chemin faisant*, d'une aventure de l'esprit, et aussi que le texte ne naît pas dans l'immédiateté, au frottement de la main sur le papier, mais de la superposition de couches mentales, au rythme lent de la marche et des pensées qui l'accompagnent. Il importe ainsi de relever le caractère symbolique, par sa construction labyrinthique, de la « première promenade » évoquée dans les *Lettres à Sophie Volland*, qui constitue l'incipit peut-être involontaire² de l'ensemble. La visite du jardin de Marly, joyeuse partie de campagne organisée par la « coterie » du baron d'Holbach, s'y métamorphose en effet rapidement, sous les pas du philosophe préoccupé par l'agonie de son père, en méditation sur la mort :

Je portois tout à travers les objets des pas errans et une âme mélancolique. Les autres nous devançoient à grands pas ; et nous les suivions lentement, le baron de Gleychen et moi. Je me trouvois bien à côté de cet homme. C'est que nous éprouvions au dedans de nous un sentiment commun et secret [...]. Nous nous parlions peu ; nous sentions beaucoup [...]. Je tournois de tems en tems mes yeux vers la ville ; les siens étoient souvent attachés à la terre ; il y cherchoit un objet qui n'est plus (Paris, le 10 mai 1759, *BAB.*, I, 37-38)³.

La lettre porte alors témoignage du glissement progressif des sentiments au rythme des allées parcourues, de l'émerveillement à la

2. Michel Delon induit de certains ajouts de M. de Vandeul, ainsi que de son « choix » particulier de la lettre-incipit, « son goût pour les passages descriptifs et les évocations de jardins. La répétition de tels passages dans le début de la correspondance de Diderot pourrait être liée à un choix personnel du gendre » (« La circulation de l'écriture dans les *Lettres à Sophie* », dans *Diderot — Autographes, copies, éditions*, sous la direction de Béatrice Didier et Jacques Neefs, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Manuscrits modernes », 1986, p. 135).

3. Nous donnons les références du texte dans la seule édition exclusivement consacrée aux *Lettres à Sophie Volland* et qui de ce point de vue, malgré ses leçons parfois fautives, est à ce jour aussi la seule à restituer à ces lettres leur caractère d'œuvre : *Lettres à Sophie Volland*, texte, en grande partie inédit, publié pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes proposées par André Babelon, Paris, Gallimard, 1930, 3 vol. ; Reprint : Paris, Éditions d'Aujourd'hui, coll. « Les Introuvables », 1978 (abréviation *BAB*).

mélancolie, de la satisfaction des sens au chagrin contenu. L'évocation de ce jardin, espace à la fois étrange et rassurant, fait d'ailleurs jouer une autre fonction essentielle de la lettre que celle de compte rendu : constituer un refuge pour l'intimité blessée, émettre aussi la plainte qui demande consolation, en s'achevant sur un adieu en forme de cri d'appel. L'écriture s'efforce ainsi de retracer, à l'échelle réduite de la lettre, l'itinéraire suivi et les sentiments éprouvés, grandeur nature, dans ces quadrilatères solitaires et sublimes. Cette « quête » se poursuivra tout autour de Paris, en cette période difficile où seuls l'exercice physique et la distraction apportent quelque apaisement aux soucis conjugués de la vie familiale et de l'*Encyclopédie*⁴ : « Nous sommes en train de faire des voyages. Le baron me promène et il ne sait pas la bonne œuvre qu'il fait. Nous avons été à Versailles, à Trianon, à Marly ; nous allons un de ces jours à Meudon » (à Grimm, 20 mai 1759). Ainsi présentées comme de véritables expéditions, ces promenades au grand air seraient-elles chose si exceptionnelle dans la vie de notre philosophe ?

Un moderne péripatéticien

Naguère pourtant, mais sans soupçonner peut-être tout le bien-fondé sensualiste de la démarche, le philosophe s'était exercé en dehors de la forme épistolaire à cette tradition déjà ancienne de la « promenade philosophique » dans un de ses premiers ouvrages, *La Promenade du Sceptique* (1747). Dans cet ouvrage de jeunesse composé sur le modèle symbolique de l'exploration de trois allées, la première, celle « des épines », est consacrée aux dévôts, tandis que la troisième, « l'Allée des fleurs », accueille les mondains frivoles. Mais « Le morceau de résistance est la promenade centrale dans l'Allée des marronniers, qui renouvelle celle de Platon et de ses élèves dans les jardins de l'Académie, des péripatéticiens dans le Lycée, des stoïciens sous le Portique, ou celle à laquelle invitait Shaftesbury dans *The moralists* et Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* »⁵ :

« L'allée des marronniers forme un séjour tranquille, et ressemble assez à l'ancienne Académie. J'ai dit qu'elle était parsemée de bosquets touffus et de retraites sombres où règnent le silence et la paix [...] »⁶.

4. A ce sujet, Wilson parle même de « crise de 1759 » (voir Arthur M. Wilson, *Diderot, sa vie, son oeuvre*, Paris, Laffont-Ramsay, 1985, p. 284).

5. Diderot, *Œuvres*, édition Laurent Versini, Paris, Laffont, 1994, t. I, Philosophie, p. 68.

6. *DPV*, II, 114.

Ces marronniers sont-ils, comme le suggère Laurent Versini⁷, la réminiscence d'authentiques promenades du temps de la bohème parisienne au jardin du Luxembourg ? Le texte se situe pourtant aux antipodes de l'autobiographie, à une époque où Diderot n'a guère pris ses distances vis-à-vis des usages rhétoriques et où le choix de marronniers pour décor repose sur une convention quasi théâtrale. Cet arbre en effet, essence particulièrement répandue dans les jardins publics et choisie pour son feuillage ombreux⁸, évoque simplement l'isolement et la paix propices au repos, à la réflexion... et aux jeux de masques galants⁹.

Et pourtant la donnée autobiographique n'est peut-être pas absente de ce détail horticole. N'est-ce pas ici même, sous ces berceaux de verdure protecteurs ouvrant sur des perspectives (faussement) infinies¹⁰, que Diderot a trouvé son espace de prédilection, un *locus amœnus* se prêtant aussi bien à la réflexion philosophique qu'à la rêverie amoureuse ? Tout comme *Moi*, ce personnage de philosophe qui soliloque sous les arbres du Palais-Royal¹¹, c'est sur le même banc de l'allée d'Argenson que Diderot a pris l'habitude, dans les années 1760, de venir converser avec Sophie¹². On aimerait ainsi isoler dans la fraîcheur active¹³ de ce couvert de marronniers la cause d'une germination intellectuelle particulière, une sorte de creuset végétal pour les idées, un berceau naturel pour l'imagination, propres à favoriser les pensées les plus audacieuses. Devant la récurrence de l'image dans l'œuvre, il n'est pas absurde en effet de concevoir le rôle qu'a pu jouer l'environnement, et l'influence du *genius loci*, sur cette pensée matérialiste qui s'efforce précisément de réduire les écarts entre le vivant et l'inanimé. C'est ce que suggère déjà (bien que de façon caricaturale) la *Promenade du Sceptique*, à travers la symbolique idéologique de ses

7. *Op. cit.*

8. C'est en effet ce type d'essence que l'on privilégie pour créer de longs déambulateurs couverts dans les jardins de l'époque classique. Voir à ce sujet l'un des « best-sellers » du jardinage au XVIII^e siècle, Dezallier d'Argenville, *La Théorie et la Pratique du Jardinage*, Paris, 1709, et notamment le chapitre premier, « Du Choix que l'on doit faire des Arbres convenables aux Jardins de Propreté », p. 160-163.

9. « Comme il est satisfaisant, pour le spectateur des *Noces de Figaro*, note Jean Starobinski, que la scène finale se déroule dans un parc nocturne, sous les grands marronniers ! » (*L'Invention de la liberté*, 1700-1789, Genève, Skira, 1964, repris par Skira Booking International, 1994, p. 195).

10. Le Jardin des Plantes à Paris, conçu par Buffon, donne encore de nos jours un excellent exemple de cet effet particulier.

11. *Le Neveu de Rameau*, édition Jean Fabre, Genève, Droz, 1950, p. 3.

12. Lettres du 23 août et du 12 octobre 1759 (*BAB*, I, 86, 100).

13. On connaît, à travers l'article *Fraîcheur*, la prédilection érotique de Diderot pour les lieux frais et ombragés, et son éloge du *Frigus opacum* virgilien (voir à ce propos l'article de Georges Benrekassa, « *De l'Encyclopédie* aux encyclopédies : proposer et communiquer un état du savoir », *RDE*, n° 18-19, oct. 1995, p. 159).

Allées. Ainsi, celle des marronniers se présente comme une voie peu fréquentée, un chemin exigeant comportant des risques intellectuels pour les tenants d'une pensée frileuse :

Je t'avertis qu'on y voit peu de monde, et qu'on y en verrait peut-être moins encore, si l'on n'y rencontrait que ceux qui doivent la suivre jusqu'au bout. Elle n'est pas aussi commode pour un équipage que l'allée des fleurs ; et elle n'est point faite pour ceux qui ne peuvent marcher sans bâton¹⁴.

Le caractère proprement *cahotique* de cette allée, qui illustre la recherche d'une forme de radicalisme intellectuel, la volonté farouche de sortir des sentiers battus de la pensée, fera écho, plus de dix ans plus tard dans la vie du philosophe, à son dégoût progressif pour la promenade du Palais-Royal et les allées rectilignes de la capitale. Ces jardins, pourtant refuge commode des amants parisiens, apparaîtront progressivement comme un espace étouffant, sorte de dispositif sanitaire¹⁵ insupportable à celui qui découvre bientôt à Isle, maison de campagne des Volland près de Vitry-le-François, les charmes d'une campagne non apprêtée, vivifiante pour le corps et l'esprit :

Quand vous vous les rappelez, comment pouvez-vous supporter la vue de vos symétriques Thuilleries, et la promenade de votre maussade Palais-Royal, où tous vos arbres sont estropiés en tête de chou, et où l'on étouffe, quoiqu'on ait pris tant de précaution en élaguant, coupant, brisant, gâtant, pour vous donner un peu d'air et d'espace ? (23 août 1759, *BAB*, I, 83).

Cette découverte apparaît déterminante pour l'éducation esthétique mais aussi rhétorique du philosophe, dont le goût bien appris pour la symétrie s'en trouve ébranlé. De ce nouvel engouement pour un environnement libre, varié, qui active les sensations et mystifie le promeneur, il va s'ouvrir progressivement à Sophie au gré d'une série de lettres qui témoignent d'une imprégnation enivrante et ravie des sens. Trois nouvelles « allées » lui font ainsi goûter, à défaut de solitude véritable, le parfum inconnu de la fantaisie. C'est d'abord la promenade populaire de Blanchefontaine, à Langres : « Nous avons ici une promenade charmante. C'est une grande allée d'arbres touffus qui conduit à un bosquet d'arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre » (3 août 1759). Puis c'est

14. *DPV*, II, 15.

15. Voir dans le *Mercur de France* de février 1732, la description de la rénovation des jardins du Palais-Royal dans un but d'assainissement (*Le Palais-Royal*, Musée Carnavalet, 9 mai - 4 sept. 1988, *Catalogue de l'exposition*, éd. Paris-Musées, mai 1988, p. 118), ainsi que les commentaires de Louis-Sébastien Mercier sur les Tuileries, véritables latrines de la capitale (*Tableau de Paris*, éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, t. II, p. 174).

l'enchantement pour les « vordes », cette promenade de peupliers typique de la région¹⁶ qui occupe le fond de la propriété des Volland et se laisse caresser par les eaux de la Marne : « Le sauvage de ces vordes et de tous les lieux que la nature a plantés est un sublime que la main des hommes rend joli quand elle y touche [...] » (23 août 1759). Enfin, l'écrivain évoquera la longue avenue qui mène à la Chevrette, austère propriété de M^{me} d'Epinay, mais sous un jour insolite et féérique, métamorphosé pour la fête du maître par les « marchands forains [...] établis [...] sous de grandes toiles tendues d'arbre en arbre » (15 septembre 1760)¹⁷. Quel est le trait commun qui unit tous ces lieux aimés ? C'est leur *linéarité contrariée* par un élément de fantaisie, qui fait apparaître la nature hybride de l'homme et l'homme hybride de la nature¹⁸ : un défaut de symétrie à Blanchefontaine, cette promenade agreste agrémentée d'escaliers et de cascades ; le caractère mi-sauvage mi-cultivé des vordes ; enfin ce libre chatolement des toiles blanches se lovant entre les arbres vénérables de la Chevrette. Le choix et l'évocation d'éléments si nouveaux sont symptomatiques d'une évolution du *regard* chez le philosophe qui, formé aux allées rectilignes de la pensée classique, se laisse charmer par l'imprévu et aspire de toute évidence à l'arabesque, au discontinu, à des volumes plus charnels et à des rythmes inédits, plus conformes à l'apparent *décousu* de sa propre pensée.

Les circuits de la conversation

Ainsi, à partir des années 1760, quand Diderot quitte les allées poussiéreuses de la capitale et les vastes jardins d'Ile de France où, l'espace

16. Le régionalisme « vordes » désigne selon R.-L. Wagner « une promenade de peupliers », ou, par extension, une « allée de promenade ombragée » formée d'arbres ou d'arbustes « dont les racines se nourrissent dans un sol humide » (« Ces vordes me charment », *Revue de linguistique romane*, t. XXXI, juillet-décembre 1967, n^{os} 123-124, p. 239-245).

17. Rousseau donnera de cette fête annuelle, dans les *Rêveries*, une vision beaucoup moins idyllique (voir Jacques Proust, « La fête chez Rousseau et Diderot », *Annales Jean-Jacques Rousseau*, t. XXXVII, 1971, p. 175-196 ; repris dans *L'Objet et le texte. Pour une poétique de la prose française du XVIII^e siècle*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1980, p. 55-73).

18. C'est en effet cette réversibilité qui charme le philosophe, plus encore que le sentiment d'une nature vierge et sauvage. De ce point de vue, il n'est ni de son siècle, ni du précédent, s'en tenant à une fascination infinie pour les relations respectives de l'homme et de la nature. On peut en effet rappeler avec Michel Baridon que ce n'est pas, d'un siècle à l'autre, le goût de la nature qui change, mais l'idée que l'on se fait d'elle : ainsi, au XVII^e siècle, Boyceau juge la symétrie nécessaire parce que la nature elle-même l'observe dans la Création. « (...) au siècle suivant, c'est toujours au nom de l'imitation des formes de la nature que la symétrie et la régularité seront rejetées comme laides et dépassées » (*Les Jardins. Paysagistes - Jardiniers - Poètes*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1998, p. 752).

d'un instant, tout philosophe se sent roi¹⁹, c'est désormais pour fouler d'un pied alerte les sentiers agrestes du Grandval, l'accueillante propriété du baron d'Holbach. L'écrivain, en abandonnant définitivement le style précieux de la *Promenade du Sceptique*, ou même le registre élégiaque de la visite de Marly, retrouve dans ses lettres à Sophie un genre ancien, plus rustique, ancêtre de « l'écriture de soi » et proche, comme l'a montré Michel Foucault, des *hypomnēmata* antiques. Plus intime et plus quotidien aussi, ce « genre », dont les lettres de Sénèque représentent un assez bon exemple, lui permet de restituer fidèlement « le mouvement qui a conduit d'une impression subjective à un exercice de pensée »²⁰ :

Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique, ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guères avant sept heures (1^{er} octobre 1759, *BAB*, I, 92).

Beaucoup plus proche de Diderot que Sénèque, Rousseau révélera aussi dans ses *Confessions* le rôle qu'a joué la marche dans le processus de sa réflexion²¹. Ce phénomène, Diderot ne l'analyse pas, mais il le reproduit chaque fois qu'il fait le récit à Sophie de sa journée et des réflexions suscitées par sa promenade rituelle avec le baron d'Holbach. Toutefois, comme Rousseau, il avoue implicitement la nécessité de « mettre en branle » ses idées au rythme de la marche. Ainsi le jeune philosophe qui écrivait en 1747 la pédante *Promenade du sceptique* ne se doutait pas qu'il appliquerait lui-même un jour, au Granval, sa théorie de la randonnée

19. Il est intéressant à ce titre de noter, dans l'incipit de l'article *Jouissance* dû à Diderot, une brève allusion au plaisir malicieux éprouvé par le philosophe dans les « allées du pouvoir » : « [...] on possède souvent sans jouir. A qui sont ces magnifiques palais ? Qui est-ce qui a planté ces jardins immenses ? c'est le souverain : qui est-ce qui en jouit ? c'est moi ».

20. « Témoin cette promenade-méditation racontée par Sénèque : « Il m'était indispensable de secouer l'organisme [...]. Cependant selon mon habitude, je m'étais mis à regarder à l'entour si je ne trouvais pas quelque chose dont je puisse tirer profit, et mes yeux se portèrent sur la maison qui a été naguère celle de Vatia » : et Sénèque raconte à Lucilius [Lettre 55] ce qui fait sa méditation sur la retraite, la solitude et l'amitié », Michel Foucault, « L'écriture de soi », *Corps Écrit*, n° 5, 1983, p. 19-21.

21. « La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans ceux que j'ai fait seul à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit... » (*Les Confessions*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, Livre IV). Voir surtout le récit de « l'illumination de Vincennes », qui met en valeur le fait que la marche, chez Rousseau, n'est pas incompatible avec la lecture, au point que la conjonction des deux peut même provoquer des événements intellectuels considérables pour la philosophie : « Je m'avisai pour modérer mon pas de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercur de France*, et tout en marchant et le parcourant je tombai sur cette question (...) » etc. (*op. cit.*, Livre VIII, p. 351).

solitaire comme expérience initiatique de la pensée. C'est pourtant bien ce que deviendront ces immenses « tournées » à travers champs qui alimentent des débats sans fin entre Diderot, D'Holbach, Grimm, Suard et bien d'autres : preuve que le risque intellectuel y a trouvé à la fois l'occasion d'une pratique régulière et son emblème. La randonnée circulaire, qui rompt avec la promenade rectiligne et ombragée des jardins parisiens devient alors, pour les Encyclopédistes, le mode favori de compétition et de délassement :

Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons nous promener ; les femmes de leur côté, le Baron et moi du nôtre. Nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête, ni les côteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées (1^{er} octobre 1759, *BAB*, I, 92).

La vertu particulière de ces tournées réside semble-t-il dans leur itinéraire hasardeux, leur caractère d'aventure virile capable d'éprouver les corps comme les esprits. C'est en effet le risque physique, accru par les habitudes d'une sociabilité toujours vécue à l'intérieur, qui détermine, guide et accompagne l'audace des conversations. De ces débats en plein air il ressort, selon les cas, un renforcement des certitudes chez les inébranlables, ou un excès de « spleen » chez les âmes écorchées ; car personne, apparemment, ne sort indemne de ces randonnées :

(...) nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne ; nous la suivîmes depuis le pied de nos côteaux jusqu'à Champigni (...). L'imagination auroit peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là. Nous nous sommes proposés d'y retourner, quoique nous en soions revenus tous éclopés. Je m'étois fiché une épine au doigt ; le Baron étoit entrepris d'un torti-colli ; et un mouvement de bile commençoit à tracasser notre mélancolique Ecossois. Il étoit tems que nous regagnassions le sallon (30 octobre 1759, *BAB*, I, 121).

Ainsi les tournées du Granval, auxquelles l'épistolier donne la forme d'un véritable *steep-chase*, évoquent bien dans leur forme l'activité intellectuelle trépidante et iconoclaste du moment, manifeste au travers des « lettres immenses » qui s'en font l'écho : notamment les très célèbres lettres du 12, du 15 et du 30 octobre 1759, qui abordent des sujets aussi explosifs que la vie moléculaire, les Jésuites, l'ouvrage *De l'Esprit* ou l'article *Sarrazins*. Ces propos tout frais, souvent remaniés une première fois dans la conversation du soir, puis une seconde fois dans la lettre à Sophie écrite le lendemain matin, le seront parfois une troisième fois (si ce n'est déjà fait : ainsi de l'Article *Sarrazins*) dans un ouvrage où ils connaîtront un nouveau destin...²² C'est de ce va-et-vient incessant de la

22. On se reportera à la façon dont Jacques Proust évoque aussi ce processus d'écriture dans « Ces lettres ne sont pas des lettres... A propos des *Lettres à Sophie Volland* », *Équinoxe* (Japon), n° 3, hiver 1988, p. 10.

conversation à la page écrite que témoignent, de façon particulièrement imagée, les promenades circulaires au Grandval (« tournées » au sens propre). Mais ces « circuits » de la pensée²³ rompent aussi radicalement avec la géométrie du syllogisme, ponctué de transitions attendues, et dont le modèle à la fois symbolique et rhétorique a été jusqu'ici proposé et entretenu, sur le plan de la représentation mentale, par les angles droits du jardin à la française²⁴.

Ce type de promenade apparaît dès lors, dans les lettres, comme ce que l'on peut appeler une forme/fonction : à la fois principe de découverte intellectuel, et point de départ d'un nouveau modèle d'organisation rhétorique à bâtons rompus, il se révèle merveilleusement adapté à la circularité rituelle de la lettre qui, après avoir traité tous les sujets, revient généralement « souhaiter le bonsoir » à sa destinataire. Mais il formera aussi le prétexte d'une fuite quasi misanthropique loin du monde, et l'occasion d'un débat avec soi-même : en effet, en s'éloignant de la forme épistolaire sans l'abandonner tout à fait, l'écrivain découvrira ainsi l'argument, notamment, de la Promenade Vernet dans le *Salon de 1767* :

Je me mêlai à l'entretien de nos philosophes qui devinrent à la fin si brouillés, si bruyants que, n'étant plus d'âge propre aux promenades du parc, je pris furtivement mon bâton et mon chapeau, et m'en allai seul, à travers champs, rêvant à la très belle et très importante question qu'ils agitaient et à laquelle ils étaient arrivés de fort loin. Il s'agissait d'abord de l'acception des mots, de la difficulté de les circonscrire, et de l'impossibilité de s'entendre sans ce préliminaire [...]. On choisit un exemple, et ce fut le mot *Vertu*²⁵.

Ainsi, à force de tournées, une familiarité inédite se noue entre l'homme et la nature ; si les amitiés philosophiques n'y résistent pas

23. « C'est une chose singulière que la conversation, surtout quand la compagnie est un peu nombreuse. Voyez les circuits que nous avons faits ; les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites » (lettre « immense » du 20 octobre 1760, *BAB*, I, 255).

24. A ce sujet, le « jardin à la française » est davantage tributaire de la Renaissance que de l'âge classique (ou baroque, selon le point de vue). Voir à ce propos l'analyse de Michel Baridon, qui définit, à travers l'influence de l'œuvre d'Alberti, le rôle de « l'imaginaire scientifique » et de la découverte de la perspective linéaire dans le développement des jardins géométriques dits « à la française » (*Les Jardins, op. cit.*, p. 595-596 et 698-699).

25. *Salons*, édition Marie Bukdahl, Michel Delon, Didier Kahn, Annette Lorenceau, Paris, Hermann, 1995, t. III, p. 201. Jacques Chouillet établit un lien entre la structure de la « Promenade Vernet » et les anciennes promenades du Grandval, dont « une discrète résurgence a lieu à la fin de septembre 1767 (*Corr.*, VII, 136-153), précisément à l'époque où [Diderot] se lance dans la rédaction du Salon [...]. Quand Diderot déclare dans la lettre à Sophie du 4 octobre 1767 : « Je les abandonne tous à la mauvaise humeur du maître... » (*Corr.*, VII, 157), « Il donne la clé de tous ces passages où l'on dirait que l'idée de la Promenade a été conçue en réaction contre cette société où il s'était tellement plu jadis » (« La promenade Vernet », *RDE*, n° 2, avril 1987, p. 127).

toujours, du moins le promeneur solitaire en retire-t-il une sensation profonde de bien-être, un état d'intimité et de paix avec soi-même jamais atteints jusque-là. Cette familiarité permet désormais de confier au paysage le rôle d'*alter ego*, de confident, voire, par contagion des impressions reçues, de *miroir de l'âme* ; et son évocation pourra fournir, de façon très nouvelle, un support introspectif à la lettre. Le philosophe se métamorphose en sage, ou tout simplement en homme.

La lettre-rêverie

On peut se demander en effet comment l'épistolier, sommé toujours d'intéresser sa destinataire, peut justifier de son intérêt pour la nature, dès lors que ne s'y rattache aucune anecdote philosophique (les conversations du Grandval) ou familiale (la visite du domaine d'Isle). Et pourtant celle-ci devient bientôt un sujet épistolaire à part entière : elle apparaît peu à peu en effet comme l'outil d'une meilleure connaissance de soi, et donc le point de départ de confidences particulièrement expressives, dans la mesure où la traversée du paysage en solitaire place l'homme face à lui-même, et où la récurrence de sensations attachées à des sentiments entraîne la récurrence de ces sentiments eux-mêmes. Ceux-ci, conservés par la mémoire sous une forme topographique, en acquièrent une dimension et une épaisseur étonnante²⁶, qui permettent de plus subtils et tendres comptes rendus :

Je les ai revus, ces coteaux où je suis allé tant de fois promener votre image et ma rêverie, et Chennevière qui couronne la côte, et Champigny qui la décore en amphithéâtre, et ma triste et tortueuse compatriote, la Marne (Au Grandval, le 25 septembre 1760, *BAB*, I, 187).

C'est ainsi que par le biais du paysage l'on retourne à l'élégie. Le procédé est-il totalement original ? Oui, du point de vue de l'épistolier. Non, si l'on en juge par les productions parallèles de son entourage, un « entourage » avec lequel Diderot vient pourtant de rompre tout commerce. Cet intérêt nouveau pour l'introspection et surtout, l'utilisation du paysage pour « réfracter » un état d'âme, exigent en tout cas de réexaminer le dialogue interrompu entre Diderot et Rousseau. La brouille est-elle, au moins esthétiquement, consommée ? Il semble bien pourtant que des points de contact restent établis à leur insu entre les deux philosophes. Ainsi Jacques Chouillet évoque-t-il, à partir de la période 1765-1770, « le désabusement qu'éprouve Diderot à l'égard de la vie de salon, sans en

26. On connaît, bien entendu, tout le profit que Marcel Proust tirera de cette observation sur les associations de la mémoire entre le souvenir du lieu et la sensation qui y fut éprouvée.

excepter le meilleur d'entre eux. Et du même coup, par un phénomène compensatoire que Jean Fabre²⁷ avait déjà constaté, une sorte de renouveau d'intérêt s'amorce envers le personnage de J.-J. Rousseau et tout ce qu'il représente ». Le critique rapproche alors l'incipit du Quatrième site de la Promenade Vernet (« J'en étais là de ma rêverie, nonchalamment étendu dans un fauteuil, laissant errer mon esprit à son gré, état délicieux où l'âme est honnête sans réflexion »...) d'un passage célèbre des *Rêveries du promeneur solitaire* : « De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu » (Pléiade, p. 128). [...] Au-delà des oppositions de caractère, une communauté de pensée n'a cessé de rapprocher les deux hommes, en dépit d'eux-mêmes et quelles que fussent leurs dénégations »²⁸.

Un autre élément restitue à Diderot une part de sa fraternité littéraire avec Rousseau. On connaît cette expérience extatique, à l'origine de la *Cinquième Promenade*, vécue par Jean-Jacques au bord du lac de Bienne. Dans ce *locus amœnus* singulier, le sentiment du bonheur éprouvé, qui unit l'âme à Dieu, est lié à la perception du flux et du reflux²⁹. On trouvera de même, dans un fragment de lettre adressé par Diderot à M^{me} de Maux, son autre maîtresse, une allusion à ce type particulier de jouissance procurée par le bruit régulier de l'eau dormante :

[...] le bruit égale et monotone de l'eau nous endort. Il semble que tout nous berce dans les champs, nous partageons la rêverie de l'être qui forma le désordre de cette scène où rien n'est arrangé ni déplacé (BAB, III, 285).

Nous aimerions prolonger cette parenté, cette filiation à la fois profonde et ténue en insistant sur le fait que tout comme Rousseau, c'est par de longues randonnées vouées à la réflexion que Diderot, on l'a vu, s'est initié au paysage. Tout comme lui, cette pratique l'a mené à un exercice spirituel à la fois passionnant, bizarre et inédit, qui consiste à laisser aller sa réflexion à son gré, tout en prenant un lecteur (ou une

27. Jean Fabre, « Deux frères ennemis, Diderot et J.-J. Rousseau », dans *Lumières et Romantisme*, Paris, Klincksieck, 1963, p. 46-50.

28. Jacques Chouillet, *loc. cit.*, p. 127-128.

29. « Là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeait dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser » (*Les Rêveries du promeneur solitaire*, Texte établi avec introduction, chronologie, notes et relevé de variantes par Henri Roddier, Mise à jour bibliographique par Y. Stalloni, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1998, p. 68).

lectrice) à témoin de ces « divagations ». On pourra souligner ainsi une parenté manifeste entre les *Rêveries* et les *Lettres à Sophie* ; il s'agit de l'ambition de sincérité et des moyens d'y atteindre : « (...) je n'ai vu, écrit Rousseau, nulle manière plus simple et plus sûre d'exécuter cette entreprise que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent quand je laisse ma tête entièrement libre, et mes idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne »³⁰. Dans les *Lettres à Sophie*, c'est le même souci d'exactitude, le même attachement à une finesse particulière dans l'enregistrement des impressions : le *registre* est un terme dont on rencontre l'équivalent dans la promesse de « *journal* » faite par Diderot à Sophie le 14 juillet 1762 (un « *registre exact* », *BAB*, II, 67)³¹. On notera aussi que c'est à partir de la même méthode intellectuelle (laisser les idées « *suivre leur pente* ») que l'esprit, dans les lettres de Diderot, tâche de se libérer afin d'être plus exact et plus vrai. Dans le même fragment adressé à M^{me} de Maux, le philosophe explique lui-même comment, afin d'atteindre cet état particulier de sérénité avec soi-même qui permet de délivrer ses idées, il se laisse imprégner par le sentiment d'un flux irrépessible, sans tenter de lui résister :

On ne se deffend pas de cette paix de la nature qui règne sans cesse autour de soi [...]. Ce n'est point une éloquence qu'on entende, c'est une persuasion qu'on respire ; c'est un exemple auquel on se conforme *par une pente naturelle* à se mettre à l'unisson avec tout ce qu'on voit (*BAB*, III, 284 ; c'est nous qui soulignons).

Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que la plupart des récits épistolaires de promenades sont également associés chez Diderot à la tenue d'un journal au cœur même de la lettre, comme si ces « tournées » au grand air étaient, de même que chez Rousseau — bien que de façon moins systématique — le moment privilégié où l'âme se livre à elle-même. Les récits de ces promenades à Sophie, certes souvent réduits à quelques notations, constituent bien d'une certaine manière des embryons jamais menés à terme de *rêveries*. L'écrivain s'y efforce d'enregistrer le mouvement des événements et de ses impressions propres à matérialiser la fuite du temps, la plénitude de l'être, et inscrire l'individu dans un processus à la fois irréversible et cyclique.

30. Seconde promenade, *op. cit.*, p. 13.

31. Au sujet de la tentative autobiographique que constituent certains ensembles des *Lettres à Sophie*, voir Benoît Mélançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fidès, 1996, et Odile Richard, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland : la quête d'un regard — écriture, expression et communication du sentiment dans une correspondance du XVIII^e siècle*, thèse de doctorat, Paris 7, 1999, notamment la troisième partie, « Rassembler le Moi épars ».

Il existe ainsi clairement une communauté d'esprit souterraine entre ces deux sensibilités — si proches peut-être qu'elles ont souffert d'une gémellité trop lourde à assumer. Aussi bien Diderot prendra-t-il appui, au-delà de toute métaphysique, sur une conception radicalement matérialiste de la nature³², comme en témoigne le commentaire des *Ruines* de Hubert Robert qui fait suite à la Promenade Vernet : « Tout s'anéantit, tout périt, tout passe, il n'y a que le monde qui reste, il n'y a que le temps qui dure »³³. Cette lecture du monde physique explique d'ailleurs mieux la singularité, dans leur diversité, des expériences « délicieuses » et mélancoliques dont Diderot rend compte à Sophie, quel qu'en soit le lieu, naturel ou planté de la main de l'homme, parc sévère à la française ou jardin retourné à la sauvagerie : preuve éclatante, s'il en faut, que toute cette humanité triomphante ou discrète dont la nature se pare, n'est qu'une forme transitoire du monde qui nous entoure.

Ainsi, ce philosophe de l'urbanité qui ne jura un temps que par les vertus originales de la marche sous des frondaisons bien connues, se laisse-t-il gagner petit à petit par l'ivresse de l'*openfield* et les charmes d'une solitude élective, y découvrant une forme de réflexion tonique qui coïncide avec une pensée de la rupture. Les *Lettres à Sophie*, dans leur intimité particulière, témoignent de cet abandon parallèle de la rationalité classique et de la compagnie des hommes, au profit d'une conversation privilégiant la pensée associative et la confiance en demi-teinte. La tentation d'une sécession d'avec le monde, la découverte d'une nature-miroir, et le repli sur un lectorat restreint auprès de qui s'épancher suggèrent même une parenté plus que troublante avec Rousseau. Toutefois les randonnées de Diderot se feront urbaines à nouveau : passé le difficile cap des années 1760, les *Salons* en effet vont bientôt lui fournir l'occasion magique de concilier déambulation mondaine et dialogue solitaire, ivresse de la convivialité et méditation sur le motif, au sein d'une nature désormais immobile et prisonnière de ses rêves³⁴.

Odile RICHARD
Université du Havre

32. « Pour Diderot, dès 1765-1766, note J. Chouillet, les barrages ont été emportés : l'héraclitéisme a pris possession de sa pensée, aussi bien en philosophie que dans le domaine des beaux-arts » (*loc. cit.*, p. 133-135).

33. *Salon de 1767*, *op. cit.*, p. 338.

34. Pour une analyse plus approfondie de la technique des descriptions de jardins par Diderot, voir Odile Richard, « Les Jardins de Diderot dans les *Lettres à Sophie Volland* », *Revue de l'Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Épistolaire*, n° 23, Automne-Hiver 1999, p. 21-33.